

—Marthe, aidez-moi, dit-elle d'une voix calme mais très basse, nous irons tout à l'heure chercher le corps de ton frère.

Toutes deux ainsi chargées se dirigèrent vers leur maison située à l'autre bout du village.

II

La nuit était venue.

De lourds nuages de fumée rasaient le sol, lentement balancés par la brise ; et la lune, énorme, se levant derrière la forêt, rouge comme une flamme.

Une ferme abandonnée flambait à l'horizon : seules, dans le lointain, les notes fêlées du clairon prussien, et quelques rares détonations longuement espacées s'entendaient encore. Seuls aussi, au loin, quelques farouches Prussiens à cheval poussaient devant eux de malheureux vaincus. Puis, peu à peu, le silence se fit, silence morne, sinistre, effrayant sur cet immense champ de bataille, qu'emplissaient, il y avait quelques heures à peine, les mille bruits de la guerre.

La nuit à chaque instant se faisait plus dense. Pourtant au Nord-Est, Gunstett, brasier encore incandescent, ensanglantait le ciel d'un reflet d'incendie : les feux des bivouacs s'allumaient sur les hauteurs, des lumières couraient dans la forêt, et la lune, à mesure qu'elle montait, jetait, au milieu des masses d'ombre, de grandes coulées de lumière bleue qui éclairaient, d'une manière fantastique, l'universelle dévastation.

Le sol, piétiné par les chevaux, labouré par les roues pesantes des canons, creusé par les obus et les boulets était ravagé en tous sens, était jonché de débris de caissons, de chevaux éventrés, d'armes et de bagage, de cadavres tordus dans les convulsions dernières, de blessés ayant peine à mourir.

C'était dans ces ténèbres pleines d'horreur que les deux femmes s'avançaient tremblantes, étroitement serrées l'une contre l'autre.

Un long cordon de sentinelles allemandes avait été disposé autour du champ de bataille ; et lorsque la Brühmel et sa fille s'approchèrent, elles entendirent prononcer le cri d'appel.

—Ver da ?

Comme elles restaient silencieuses, retenant leur souffle, la sentinelle s'approcha et les conduisit, en les accablant d'invectives, jusqu'à une sorte de poste.

Là, toute une troupe de soldats assis sur un abattis d'arbres se chauffaient autour d'un grand feu en causant bruyamment et en fumant de longues pipes de porcelaine.

Un grand éclat de rire salua l'arrivée des deux femmes.

—Ah ! fraiment, le fille, il est très choli, ricana un des tudesques.

—C'est chentil à fous de seoir rendre la fseite.

—Man kann à fous la soupe offrie.

—Matemoiselle, et Matane !...

—Assoiez-vous, Matame !

Ils se tenaient le ventre à deux mains, se renversant en arrière, la bouche toute grande ouverte pour rire plus à leur aise ; tous faisaient assaut d'esprit et de bons mots.

—Fraüelin ! roucoula un autre que sa barbe et ses cheveux en broussailles faisaient ressembler à un paquet de filasse.

—Fraüelin ! répéta-t-il en essayant de saisir la main de Marthe.

La jeune fille se dégagea vivement et cacha son visage en pleurs derrière l'épaule de sa mère.

—Monsieur l'officier, interrompit la Brühmel en joignant les mains, je vous en supplie, laissez-moi aller chercher le corps de mon pauvre fils.

—Cela regarde les ambulanciers, répondit le lieutenant, un tout jeune homme presque imberbe qui roulait une cigarette avec flegme.

—Les ambulanciers n'ont pu arriver jusque-là, Monsieur l'officier, car c'est pendant la retraite qu'il est tombé, atteint sans doute par une balle perdue...

—Ah ! fit distraitemment le Prussien, mais dites-moi donc, ma belle enfant, pourquoi vous cachez-vous ainsi ? Est-ce que nous vous ferions peur ? Montrez-nous votre joli minois.

Il s'adressait à Marthe qui disait tout bas à l'Alsacienne :

—Mère, allons-nous-en, ils ne voudront jamais.

Et aussitôt tous les Allemands de répéter en chœur.

—Faut bas pleurer, ma cholie fille, faut bas pleurer.

Très fier de son succès le lieutenant continua.

—Voyons, que me donnerez-vous pour la permission tant désirée ? Pas même un baiser ? Ecoutez, faites un échange : emportez-moi au lieu de votre frère. Un vivant vaut bien mieux qu'un mort.

Tous les Allemands de se tordre aussitôt en criant :

—Ah ! trêce, le lieutenant Schwartz, mein goth ! qu'il est très trêce !

A ce moment, la sentinelle appela dans la nuit, et quelques instants après un commandant, enveloppé dans son manteau, se dirigea vers le poste.

Tous les soldats se levèrent précipitamment et saluèrent avec raideur.

Le commandant les regarda un à un, puis, avisant la Brühmel et sa fille :

—Que font ici ces femmes, demanda-t-il ?

—Herr commandant, répondit l'officier en portant la main à son casque, ces femmes veulent emporter un mort ou un blessé de leur parent.

—Je vous en supplie, Monsieur l'officier, s'écria la veuve en joignant les mains, laissez-vous toucher, je prierai Dieu pour vous tous les jours de ma vie.

Le commandant avait les moustaches déjà grisonnantes et une figure assez bonne.

—Pauvres femmes ! murmura-t-il tout bas. Que de sang, mon Dieu ! et que de larmes !

Puis à voix haute :

—Vous savez où se trouve le corps de celui que vous cherchez, Madame ?

—Oui, Monsieur l'officier, il est au coin de cette ferme qui se trouve là tout près, voyez, où il y a des lumières.

—Et vous voulez le porter ?

—Chez moi, Monsieur l'officier, dans le village qui est au pied de la montagne, je vous en conjure.

—Lieutenant, interrompit-il, que deux hommes suivent cette femme et l'aident à porter chez elle le blessé qu'elle désignera, vous entendez... Je veux être obéi...

Et saluant de la main les deux femmes, il s'enfonça dans la nuit.